

La Lettre de Bonfol d'Antoine BIÉTRIX

Introduction

Le patois, langage du cœur

«Nous parlons le patois par affection, le français par obligation.» Voilà ce qu'auraient pu légitimement affirmer les contemporains d'Antoine BIÉTRIX, pour qui le patois était encore la langue première, celle qu'ils entendaient et pratiquaient, et dont la musique avait formé leur jeune sensibilité. Pour eux, le patois était la langue du cœur, le français une langue scolaire et administrative, imposée, étrangère.

Certains pourtant, préoccupés par leur promotion sociale, feignaient d'oublier le patois maternel qu'ils jugeaient grossier, trop lié à la glèbe. En user leur semblait déchoir. Mais la langue ancestrale se rappelait à leur mémoire ingrate, et parfois de manière inattendue, comme en témoigne l'anecdote ci-dessous.

Des chires aivint botè yôte féye à covent po en faire ènne dgent que s'tenieuche d'aïdroit èt peu qu'euhe di djait. Tiaind qu'èlle rev'nyé, èlle aivait rébiè le patois. D'vaint que d'se sietaiè en lai tâle, èlle dyé en sai mère :

«Où me mets-je, Maman?»

Lai mère n'aimait p'le chichi.

«Bote-te li, qu'èlle y fait, èt pe n'enmerde pe!»

Mais le patois y ât r'venyi en c'te battebatte. Ìn djoué qu'èlle mairtché ch'lés dents d'ïn rété qu'était mâ virie, èlle é r'ciè l'manche – rouf! – dains l'meuté. Elle é criè:

«Crevure de rété, t'm'és fait mâ!»

C'était patichi d'ïnche, d'ïn còp : le cri di tière.

Des riches avaient mis leur fille au couvent pour en faire une personne éduquée qui se tienne correctement et qui ait de la façon. Quand elle revint, elle avait oublié le patois. Avant de prendre place à table, elle dit à sa mère:

«Où me mets-je, Maman?»

La mère n'aimait pas les manières.

«Mets-toi là, lui dit-elle, et ne nous ennuie pas!»

Mais le patois lui revint à cette demoiselle. Un jour qu'elle marcha sur les dents d'un râteau qui était mal tourné, elle reçut le manche – paf ! – en plein visage. Elle a crié en patois:

«Maudit râteau, tu m'as fait mal!»

C'était parti comme ça, spontanément: le cri du cœur.'

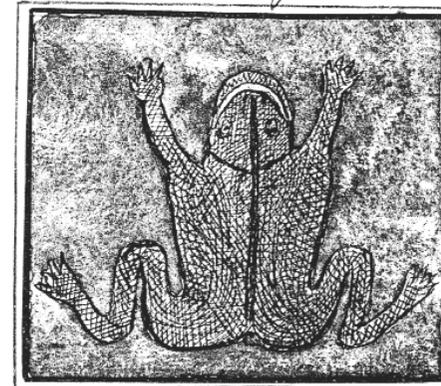
LAI LATTRE DE BONFÔ.

*Que contint les pus belles hichetöures des
bons bordgeis di touabye velaidge de ci nom,*

*retjeuèjes et còpiées fidèlement, d'in anciens bè
bixan perdjemin, pai in vèye aïdjolat
qu'ainme enco, de temps en temps, faire
ai rire les fös, ses bons amis.*

Aintouene Barotchet.

*L'èdièe ai tos cès que pourrait
tai yère.*



1880.

La première page du manuscrit d'Antoine BIÉTRIX
(Aintouenne BAROTCHET)

La Lettre de Bonfol

Chacun connaît depuis sa plus tendre enfance les célèbres *Lettres de mon moulin*, ces contes provençaux qui ont fondé la réputation de leur auteur. *La Lettre de Bonfol* n'a certes pas la notoriété du chef d'œuvre d'Alphonse DAUDET et l'on chercherait en vain ces *fôles*¹ dans nos anthologies scolaires. Elles n'en présentent pas moins le plus grand intérêt. Écrites dans un patois alerte, plein de verve et de malice, elles fleurissent bon le terroir et expriment avec charme le caractère espiègle et enjoué des habitants.

Rédigées vers 1880 par Antoine BIÉTRIX, elles ne furent publiées, dans les *Actes* de la *Société jurassienne d'Émulation*, que plus de trente ans après la mort de leur auteur survenue en 1904.

Si Bonfol était honorablement connu, et loin à la ronde, pour sa solide poterie réfractaire (colportée à grand renfort de charrettes par des marchands ambulants), il l'était tout autant pour ses histoires naïves dont les héros, tous citoyens de la Vendline², brillent par la drôlerie, sont marqués au coin de la folie, et sont tous toqués par droit d'origine.

Il n'était ânerie, sottise, stupidité, aventure piquante, qui ne fût charitablement attribuée à l'un de ces *bons fôs*³. La fameuse *Lettre*, transmise de bouche à oreille aux veillées, rapporte leurs faits et gestes les plus saugrenus, véridiques ou prêtés, car on ne prête qu'aux riches. Figurer sur la *Lettre de Bonfol* était tout aussi flatteur que d'être épinglé par le journal de carnaval. Antoine BIÉTRIX conserve le mauvais souvenir d'en avoir été menacé (Gare à toi si tu n'es pas sage!) et, qu'enfant, il ne redoutait rien autant que cette funeste perspective. Cette *Lettre*, fictive et légendaire, sans autre support que la tradition orale, l'intrigua au point que, devenu adulte, il résolut de la transcrire pour la postérité.

Il revint à Gustave AMWEG, professeur et historien, de présenter aux *Émulateurs*⁴ une version bilingue et annotée du manuscrit d'Antoine BIÉTRIX. AMWEG s'assura le concours de Jules SURDEZ, folkloriste réputé, et de Simon VATRÉ, auteur du *Glossaire des patois de l'Ajoie et des régions environnantes*. Deux sérieuses références.

Soucieux de ménager les susceptibilités locales, BIÉTRIX comme AMWEG prennent quelques précautions oratoires. Il ne faudrait pas que ces braves gens de Bonfol prennent ombrage des railleries de la *Lettre*. «Nous serions le tout premier à le déplorer», écrit AMWEG. La malice populaire se plaît à brocarder telle ou telle communauté.

1. *fôle*, histoire, conte, légende.

2. *Vendline*, rivière qui prend sa source à Vendlincourt et passe à Bonfol.

3. *bons fôs*, bons fous, innocents, demeurés.

4. *Émulateur*, membre de la Société jurassienne d'Émulation qui déploie une remarquable activité culturelle et publie chaque année un volume de ses *Actes*.

À ce point de vue, le hameau du Peuchapatte sur le Plateau des Franches-Montagnes, n'est pas mieux traité. Dans son introduction, BIÉTRIX avait cru devoir clamer son estime pour Bonfol, injustement élevé au rang de chef-lieu de la gaffe: «Disons bien vite que rien n'est plus mal fondé. Nous connaissons maints citoyens de Bonfol qui seraient à même de donner d'excellentes leçons de bon sens et comportement à leurs détracteurs.»

Certes, les gens de Bonfol n'en sont plus à se froisser des traits cinglants dont ils sont l'objet dans *la Lettre*. On cite toutefois le cas d'un des leurs qui avait écouté, bouillant de rage, un brillant conteur débiter avec succès des histoires de Bonfol devant l'auditoire insatiable d'une salle d'auberge. Après les derniers applaudissements, il interpella l'individu:

«T'n'en sais pus?

– *Nian!*»

Et, lui appliquant une vigoureuse paire de gifflés, il lui dit:

«Et ç'té-ci, te n'lai cognécbôs p'. Poétcbaint, ç'ât âchi enne de Bonfô. T'lai botterés en ton répertoire.»

La Lettre de Bonfol a donc ses têtes de Turc, ses victimes de prédilection. Le maire et les conseillers constituent une cible de choix, car *è fât aïdét aïvoy des édiaïds po les autoritês* (il faut toujours avoir des égards pour les autorités). Cette ample farce où s'agitent *les plus fous d'entre les fous*, compte 24 histoires drôles réparties en deux cahiers. De quoi valoir à son auteur la bourgeoisie d'honneur de Bonfol, ce qu'il ne manque pas de revendiquer. On l'a dit, les notables sont souvent égratignés. Mais interviennent également le garde champêtre, le sacristain, le berger de porcs, une jeune recrue, des émigrants en partance pour les Amériques, sans oublier ces personnages hauts en couleurs qui avaient dû défrayer la chronique et dont le souvenir s'est perpétué dans la mémoire collective: le *Djouwi Caquelon*, un pauvre diable de potier – n'oublions pas que nous sommes à Bonfol, terre d'argile –, et son complément indispensable, le *Fainimeusy*, le vendeur de vaisselle. Le curé lui-même n'est pas épargné et, au passage, BIÉTRIX ne dédaigne pas régler quelque compte avec la foi de ses pères qu'il avait reniée. Libéral et anticlérical déclaré dans une région plutôt conservatrice, il avait fini par se convertir au protestantisme.

L'auteur

Antoine BIÉTRIX est né à Fregiécourt, dans la Baroche (d'où son pseudonyme de BAROTCHET) le 20 novembre 1817. Après une enfance heureuse chez ses grands-parents, il rejoint à Bonfol sa mère devenue veuve. Il effectue un séjour d'une année en Alsace pour y apprendre l'allemand.

1. «Tu n'en sais plus?

– Non. (...)

– Et celle-ci, tu ne la connaissais pas. Pourtant, c'est aussi une de Bonfol. Tu l'ajouteras à ton répertoire.»

Admis à l'École normale de Porrentruy, il quitte l'institution avant la fin de ses études. Au cours de son école de recrue, qu'il accomplit dans l'artillerie suisse, il se lie d'amitié avec Auguste QUIUREZ dont il partage la passion pour les recherches historiques et avec qui il entreprendra quelques fouilles.

Ardent défenseur des idées libérales, il rompt avec les principes religieux et politiques de sa famille. Il participe à une mission scientifique en Palestine, à une mission militaire en Autriche-Hongrie et à une mission humanitaire au Piémont. Il se marie en 1853 avec une jeune fille de son village natal, mais le couple n'aura pas de descendance. À bout de ressource, il accepte un poste d'instituteur à l'orphelinat de Porrentruy.

Antoine BIÉTRIX s'éteint à l'Hospice de Saint-Imier (dans le Jura Sud) le 25 octobre 1904. Il laisse à l'état de manuscrit un *Glossaire du patois d'Ajoie* et sa fameuse *Lettre de Bonfol*. On lui doit la réalisation de reliefs de châteaux jurassiens, dont celui de Porrentruy, exposé actuellement dans la chapelle de Roggenbach rénovée (sur l'accès au château par la rue des Capucins et l'escalier intérieur).

Chronique historique de la commune de Bonfol

Le nom de Bonfol serait d'origine celtique et signifierait «lieu où abonde l'argile». Bonfol va devenir le village des potiers. On y travaille la terre depuis des siècles, dès avant 1544, la première date connue. Les potiers façonnaient des objets de cuisine, dont le caquelon à fondue reste le plus renommé. Ils travaillaient à domicile, cuisaient dans leur four privé. Il y eut, un temps, un four communautaire. Les potiers écoulaient la marchandise dans toute la Suisse et à l'étranger. Ils en vinrent à créer une céramique d'art.

On construisit des usines pour le travail de la terre. La première fut une tuilerie détruite par un incendie en 1919. Les tuiles étaient si bonnes qu'on en voit encore sur d'anciennes maisons du village. En 1912 paraît la poterie des *Boulats*, en 1924, l'actuelle *Céramique d'Ajoie* et en 1949, la *Civa*, qui a produit pendant près de cinquante ans des carrelages exportés dans le monde entier.

Une potière, Felicitas HOLZGANG, perpétue aujourd'hui cette tradition de la terre qui a fait la renommée de Bonfol. Son atelier et son exposition au centre du village méritent le détour tout comme le très beau musée inauguré en 2004, qui conserve dans un cadre convivial les objets en terre façonnés au village voici plus de cent ans.

L'histoire de Bonfol est celle que quatre bourgades qui gravitent autour du lieu où s'est enraciné le village actuel: Sous-les-Chênes, près de l'église. Le premier, c'est le Cras-Chalet révélé en 1885. On a découvert le cimetière d'une quarantaine de tombes et, dans l'une d'elles, une plaque de ceinturon burgonde. Ce village devait être là vers la fin du 5^{ème} et le début du 6^{ème} siècle. Le second village est

Truncheré, signalé en 1188 et en 1357. Le troisième, Vareroille, signalé en 1343. Le quatrième, le Vieux-Bonfol ou Bonfol-le-Haut, noté en 1291 et 1396. Les trois derniers villages ont été détruits vraisemblablement au début des guerres de Bourgogne. Les survivants seraient venus Sous-les-Chênes, dans ce coin où vécut saint Fromond, afin de se mettre sous la protection de l'ermite, qui a aujourd'hui sa fontaine à la sortie du village et sa chapelle dans la forêt avoisinante. La fête du village, dédiée au saint homme, a lieu du vendredi au dimanche suivant l'Ascension. Elle permet aux «expatriés» de Bonfol de venir fraterniser et se «ressourcer» dans le village qui leur est cher.

Bonfol s'est beaucoup développé au 19^{ème} siècle. Il comptait 1340 habitants en 1900. On y pratiquait une trentaine de métiers, au point que le village semblait vivre en autarcie. En plus de la poterie, on s'occupait d'agriculture et d'horlogerie, dès le milieu du siècle. On eut également de la bonneterie pendant de nombreuses années.

Le village compte actuellement 770 habitants, mais plus de 4300 personnes en Suisse et de par le monde sont originaires du village. Parmi les ressortissants célèbres de Bonfol, nous en citerons trois nés à La-Chaux-de-Fonds: Louis CHEVROLET, créateur de la firme automobile du même nom, Mgr Pierre MAMIE, évêque et Laurent BOURGNON, navigateur.

Extraits

Le moment est venu de parcourir ensemble *Lai lattré de Bonfô que contint les pus belles hichetoires des bons bordegis di louâbye velaïdge de ci nom, retyeuxyies et cōpiées fidèlement d'in ancien bé bian perdjemün, pai in véye aïdjolat qu'ainme enco, de temps en temps, faire ai rire les fôds, ses bons amis* et qu'Aintouene BAROTCHET (pseudonyme d'Antoine BIÉTRIX) dédie *ai tos cés que porraint lai yére*. L'accès n'en est certes pas aisé. Songeant aux non-patoisants, de plus en plus nombreux, même à son époque, Gustave AMWEG a donné une traduction de *La Lettre de Bonfol* qui contient les plus belles histoires des bons bourgeois du louable village de ce nom, recueillies et copiées d'un ancien parchemin blanc par un vieil Ajoulot¹ qui aime encore, de temps en temps, faire rire les fous, ses bons amis. Elle est dédiée à tous ceux qui pourront la lire. L'édition bilingue du recueil compte plus de cent pages. Nous n'en présentons ci-dessous qu'une modeste sélection. Le résumé de chaque anecdote retenue est suivi d'un large extrait en langue originale traduit par Gustave AMWEG (1874- 1944).

1. *Ajoulot*, habitant de l'Ajoie, région de Porrentruy, Jura Nord.

Avertissement

La transcription du patois, langue orale, a toujours posé problème. Les auteurs patoisants font preuve, en ce domaine, de la plus haute fantaisie. BIÉTRIX n'échappe pas au constat. Sans doute a-t-il cherché à se tenir au plus près de la prononciation. On le sait, rares sont les auteurs patoisants qui s'attachent à un code rigoureux. En ce qui concerne *Lai lattré de Bonfô*, nous avons hésité entre deux solutions: soit reproduire le texte original, soit l'adapter aux conventions actuelles en matière de patois. Par respect pour son auteur, nous avons opté pour la première. N'en déplaise aux puristes qui fronceront parfois les sourcils.

Lo méire en carosse - Le maire en carrosse

Il s'agissait de rendre hommage au nouveau prince-évêque et de recevoir sa bénédiction. Chaque village devait fournir son contingent d'honneur. Aux curés de conduire la longue procession de la racaille, femmes, enfants, borgnes, boiteux et bossus. Le maire de Bonfol, quant à lui, se rendra à la cérémonie en carrosse. Il ne peut pas faire moins, car qu'auraient dit les gens de Coeuve, de Dampheux et de Vendlincourt, ces vilains jaloux? Le carrosse qu'on a loué à la capitale pour la circonstance, le dernier qu'on ait pu trouver, une cage qui traînait derrière le Café de la Cigogne, est dans le plus piteux état. On l'a rafistolé tant bien que mal, mais voilà que, dans la dernière descente, les chevaux s'emballent, le fond de la cage cède et notre pauvre maire finit le trajet en courant.

LO MÉIRE montét donc tot de pai lu dains lai carosse, tot fie, bün pîmpê, réfouessie d'in bé neu roudge djipon, d'èinne tiulatte de bé neu gris trâsse, des bianches tchâsses, des boshies djânes d'èinne boenne livre pajaint chu les soulâts, reyujaint come l'oue. Sai belle queue poudrê que yi déchendaît djainque â moitan di dôs èt son tchaipé ai trâs carres, âtremet dit tchaipé de monârque aïssevéchaît son aïcoutremet de gala. Einne fois en voiture, çoli allét prou bün djainque ci feut chu lo hât de Tieuve; mains li, lo méire qu'ôyaît lai sonnerie pai tote lai velle, lo brâ di caïnnon et les airs de musique, impatient d'airrivaî, en meinme temps qu'èi-l-ainmaît faire ai voue lai vidyoure de ses quatire tchevâs en entraint dains lai velle, dit ai son pochétion: «Allons, vâlat, ce n'ât pe ci lo temps de dremy, tounnerre! Yu, yu!»

Sains se lo faire ai dire doue fois, lo vâlat fait djâsaî sai rieme chu lo dos des quatire tchevâs, che bün que ces-ci s'êmeuyant à rittâ come vent de bige, ventre ai tiere; lo méire riaît de bon tyue en se réladjeaint ai l'aïvance des compliments qu'èi-l-allâit recidre. Mains, voili qu'êtaît trop foue po lai carosse chu in tchemün fraîtchemet retchâirdgie, èt peu enco en einne foue déchente. Patapouf, èt crac! voili que tot d'in côl lo fond de lai djôle s'effondrè èt fot lo camp, de faïçon que mon pouere méire se trovét bel èt bün chu ses pies, trop tchainçou enco de poyaît se retenir des doues mains dains tchétye san de lai voiture. Mains ç'ête-ci êtaît chi bün lancie que

lo brut qu'elle fesâit, qu'airâit envadgê lo Bon Due de faire oyy son tounnerre, ne perméché pe à coché d'oyy non pu les heu! heu! que raïlait note méire à qué foueche feut de djue de tote lai vïesse de ses pies, de rittâ come in pouere diaïle ai lai déchente, dains lai borbe, dains les moyets, dains lo réchâvou vou ci ne y'aivâit pe enco de pont aïdonc, djainque ai lai pouetche de lai velle, voî l'encombremet êtaît tâ que lo coché feut bün fochie de s'airraitaî. Èi bote pie ai tiere, aïborde son méire dont vôs peutes djudgie dains qué bèl état èi-l'êtaît, emborbé, étyaïboussie djainqu'à covat.

«Et bün, Monsieu lo méire, yy dit'èi, lo tchaipé à lai main, çoli n'ât-é pe bün allé?»
– Voili, répond le digne banne; n'êtaît l'honneur, y'airô aïtaït ainmê allâ ai pie.»

LE MAIRE monta donc tout seul dans le carrosse, tout fier, bien nippé, paré d'une belle redingote rouge toute neuve, d'une culotte de bure grise, de bas blancs, de boucles jaunes sur les souliers pesant une bonne livre, brillantes comme l'or. Sa belle queue poudrée qui lui descendait jusqu'au milieu du dos et son chapeau à trois coins, autrement dit chapeau de monarque, complétaient son accoutrement de gala. Une fois en voiture, cela alla assez bien jusqu'à ce qu'il fût sur le haut de Cœuve; mais là, le maire qui entendait la sonnerie par toute la ville, le bruit du canon et les airs de musique, impatient d'arriver, en même temps qu'il aimait à faire voir la vigueur de ses quatre chevaux en entrant dans la ville, dit au postillon: «Allons! cocher, ce n'est pas le moment de dormir, tonnerre! Hue! hue!»

Sans se le laisser dire deux fois, le valet fit claquer son fouet sur le dos des quatre coursiers, si bien que ceux-ci partirent comme le vent de bise, ventre à terre. Le maire riait de bon cœur en se réjouissant d'avance des compliments qu'il allait recevoir. Mais voilà qui était trop fort pour le carrosse sur un chemin fraîchement réparé, et encore à une forte descente. Patapouf, et crac! Voilà que tout à coup le fond de la «cage» s'effondre et fiche le camp, de façon que mon pauvre maire se trouva bel et bien sur ses pieds, trop heureux encore de pouvoir se retenir des deux mains de chaque côté de la voiture. Mais celle-ci était si bien lancée que le bruit qu'elle faisait, lequel aurait empêché le Bon Dieu de faire entendre son tonnerre, ne permit pas au cocher d'entendre non plus les heu! heu! que hurlait notre pauvre maire, qui fut forcé de jouer de toute la vitesse de ses pieds, de courir comme un pauvre diable à la descente, dans la boue, dans les flaques d'eau, dans le rinçoir¹ où il n'y avait alors pas encore de pont, jusqu'à la porte de la ville où l'encombremet était tel que le cocher fut bien forcé de s'arrêter. Il met pied à terre, aborde son maire dont vous pouvez juger l'état dans lequel il était, crotté, éclaboussé jusqu'à la nuque.

«Eh bien! Monsieur le maire, lui dit-il, le chapeau à la main, cela n'est-il pas bien allé?»
– Voilà, répond le digne homme, n'êtaît l'honneur, j'aurais autant aimé aller à pied.»

1. le Rinçoir (*lo Réchavou*), à l'entrée de la ville de Porrentruy : lieu où les femmes, les jours de lessive, rinçaient le linge qu'elles venaient de frotter vigoureusement au savon.

Lo méire à Baiyaiǵe - Le maire au bailliage

Le nouveau bailli que les Bernois ont installé est réputé pour sa sévérité. Il est prudent et sage de se ménager ses bonnes grâces. Les autorités de Bonfol ne l'accueilleront pas les mains vides. Chaque membre de la délégation remettra au gouverneur, en guise d'offrande, un pot de petit lait. Peu au courant du rituel, les conseillers font confiance au maire qui leur a donné cette instruction: «Regardez bien ce que je ferai et faites comme moi.»

Sur ce, il s'avance, fier comme un monarque, s'accroche le pied dans le seuil de la porte, s'étale de tout son long et répand le précieux liquide dans les jambes du bailli. Fidèles à la consigne, les conseillers, l'un après l'autre, exécutent la même et piteuse révérence et vident leur pot sur le sol.

A DJO VENI, mon consaye airrive à baiyaiǵe. En entrant, lo méire, qu'avait ǵje bīn raiccod-gēs ses hannes, yǵō dit enco: «Cheutes-me tos, èt ravoetietes bīn come y ferai, èt faittes bīn come moi.»

– Entendu, diennent les âtres.»

Voici donc qu'ǵn busoie revêti d'ǵn lairǵe mainté moitié rouǵge moitié noi, aivǵō ǵn bât tchaipé de monârqe chu lai maiyuteche, qu'avait quasi ǵn air d'aïmboēye, œuvre lai pouetche de lai sâle d'honneur, aipeule Messieurs lo méire èt di consaye de Bonfǵ. «Présent», diégeant cēs-ci, lo tchaipé d'einne main èt lo potat de lai droite. Sains se faire ai dire doues fois d'entraǵ, mon méire s'avaince tot fie; main sait qu'ei se preussèteche ǵn po trop, vou qu'ei vegnièteche ǵn pǵ traibi ai lai vue de tos ces chires que lo ravoētǵnt, ei s'aiccortche che bīn lo bout di pie à raigat de lai pouetche que, patapouf! ei se fot lo meuté pai tiere, èt son potat voule ès tchaimbes di baiyi, l'étyissaint de baïture ǵjainqu'enson lai tiulatte. Fidèles ai lai consigne, les âtres que pregnǵnt lai cabriǵle di méire come einne souetche de reverence, se bǵrtǵulant trétus les uns pai chu les âtres, innaindaint lo parquet de yǵte baïture. C'étaǵt, ma foi, ǵn piaigi que de voue ǵ'l'aïffaïre, ǵjemaïs che bé laïǵyet de baïture ne s'étaït vu dains ǵn poïye; ǵjemaïs chires èt baiyis eubǵnt aïvu ǵn tâ bain de pie. Çoli s'étaït pēsē pu vite qu'an ne lo peut recontaǵ, vos lo comprentes tot chu bīn.

«Hé! tyu sont ces fǵs? s'écrie lo Grand Baiyi d'einne voix de tounnerre qu'airait fait ai bǵlaǵ les tielles d'ǵn toit. Tyu sont ces ainimas? Fotes-me-les feu deci bīn vite! Gendarmes, mannaïtes-me-les â creton, en aittandaint qu'an yo faïse yote compte.»

– Ç'â, Monseigneur, lo consaye de Bonfǵ, dit à baiyi lo père Elsaïsser, qu'étaït secrétaïre baïllivâ.
– Comment, lo consaye de Bonfǵ? reprend lo baiyi en fureur. Ei fâ lo déchetituâ èt en nommaǵ ǵn âtre de cheute.

– Hélas! Monseigneur, vǵs n'y diaingnerǵns dière: ces hannes-ci sont les moiyoues têtes di yue.»

Voili coment lo consaye de Bonfǵ fesēt hanner ai sai commune dains ǵ'te belle occâsion. Lo Pi, Due aïye son âme, étaït li: ǵ'â lu que nos l'èt recontaǵ. Ce n'étaït pe ǵn mantou.

LE JOUR VENU, mon conseil arrive au bailliage. En entrant, le maire, qui avait déjà bien instruit ses hommes, leur dit: « Suivez-moi tous et regardez bien comme je ferai, et faites comme moi.

– Entendu, dirent les autres.»

Voilà donc qu'un huissier, revêtu d'un large manteau moitié rouge, moitié noir, avec un haut chapeau de monarque sur le museau (et) qui avait presque l'air d'un épouvantail, ouvre la porte de la salle d'honneur, appelle Messieurs le maire et du conseil de Bonfol. «Présents», dirent ceux-ci, le chapeau d'une main et le pot de la droite. Sans se laisser dire deux fois d'entrer, mon maire s'avance tout fier, mais soit qu'il se pressât un peu trop ou qu'il fût un peu intimidé à la vue de tous ces Messieurs qui le regardaient, il s'accroche si bien le pied au seuil de la porte que, patapouf! il se flanque le museau par terre, et son bol vole dans les jambes du bailli, l'éclaboussant de petit lait jusqu'en haut de ses chausses. Fidèles à la consigne, les autres qui prirent la cabriole du maire pour une sorte de révérence, se bousculent tous les uns par-dessus les autres, inondant le parquet de leur petit lait. C'était, ma foi, un plaisir que de voir cette affaire, jamais plus belle mare de petit lait ne s'était vue dans une chambre; jamais seigneurs n'eurent un tel bain de pied.

Cela s'était passé plus vite qu'on ne peut le raconter, vous le comprenez certainement bien.

«Hé! Qui sont ces fous? s'écrie le Grand Bailli, d'une voix de tonnerre qui aurait fait rouler les tuiles d'un toit. Qui sont ces animaux? Foutez-les hors d'ici bien vite! Gendarmes, menez-les-moi au violon, en attendant qu'on leur fasse leur compte.

– C'est, Monseigneur, le conseil de Bonfol, dit au bailli le père Elsaesser, qui était secrétaire baïllival.

– Comment, le conseil de Bonfol? reprend le bailli en fureur. Il faut le destituer et en nommer un autre tout de suite.

– Hélas! Monseigneur, vous n'y gagneriez guère: ces hommes-ci sont les meilleurs têtes de l'endroit.»

Voilà comment le conseil de Bonfol fit honneur à sa commune dans cette belle occasion. Le Pi, que Dieu ait son âme, était là; c'est lui qui nous l'a racontée. Ce n'était pas un menteur.

Lo banvaiǵ en tonnêe¹ - Le garde champêtre en tournée

Des maraudeurs sévissaient dans les champs, les jardins et les vergers. Le garde champêtre, qui les poursuivait à travers les cultures, faisait plus de dégâts qu'eux. Il fut décidé, sur proposition du sacristain, de nommer quatre hommes de corvée chargés de le porter sur un brancard lors de ses tournées.

1. Adaptation pour le document pédagogique *Patois jurassien, langue et culture, 2002*

C'AT AI BONFÔ come âtre praît qu'ei yêt aidêt des dgens que forant yos mores tot per laivoû eis ne dairînt pe, des louedres, des marôdous que trovant ço des âtres moiyou que le yôte.

Dains ün certain temps, çoli allait chi foue, pai tchaimps, shios èt tieuchis, que cés que vangnînt èt piaintînt ne cognéchiînt pu dière lo goût de yôs tcbôs, de yôs faivattes, raives, guelleriebes, poires èt panmes, que pai les raiveujons èt tchâfeyons que yos léchiînt les marôdous. De li piaintes chu piaintes qu'embétînt lo méire èt ses ambours pu qu'en ne lo sairait dire.

Taint que nos autoritès, po bottaî einne fin ai tot ci tire-ai-tchîn, convoqueinment tote lai tyeumenâtêe en assemblée. Lo shiaivie, qu'était un des tot fins di yue, se yeuve, se motche des doits èt dit: «Y recognas aigebîn que, se les marôdous câsant di dannaiðge, lo banvaîð, en yô rittaint aipré pai les près, dans les vangnes, dains nos ouerðges èt nôs boiðges, en fait quasi encô pu. Y prepose de nanmaî quatre hannes de crovêe que lo potcheraint chu einne ceviere tiaînd ei ferêt ses tonnêes.»

Niun ne trovê ran ai redire chu einne chi shière idée. Lai prepôdition feut votée, aicceptée aivô recognéchaince ai main yevêe, tot le monde d'aicoue. Dâ lo lendemain, les quatre potchouws entreinment en fonction.

C'EST À BONFOL comme autre part qu'il y a toujours des gens qui fourrent leur nez partout où ils ne devraient pas, des ladres, des maraudeurs qui trouvent tout ce qui est aux autres meilleurs que le leur.

À une certaine époque, cela allait si mal, par les champs, les vergers et les jardins, que ceux qui semaient et qui plantaient ne connaissaient plus guère la saveur de leurs choux, de leurs haricots, raves, carottes, poires et pommes, autrement que par les déchets et les trognons que leur laissaient les maraudeurs. De là, plaintes sur plaintes qui ennuyaient le maire et ses conseillers plus qu'on ne saurait le dire.

Tellement que nos autorités, pour mettre fin à tous ces embêtements, convoquèrent toute la communauté en assemblée. Le sacristain, qui était un des tout malins du lieu, se lève, se mouche des doigts et dit: «Je reconnais également que, si les maraudeurs causent du dommage, le garde champêtre, en les poursuivant dans les prés, dans les champs ensemencés, dans nos orges et nos avoines, en fait encore plus. Je propose de nommer quatre hommes de corvée qui le porteront sur une civière quand il fera ses tournées.»

Personne ne trouva rien à redire à une idée si claire. La proposition fut votée, acceptée avec reconnaissance à main levée, tout le monde (étant) d'accord. Dès le lendemain, les quatre porteurs entrèrent en fonction.

Lo torrê à sieutchie - Le taureau au clocher

Pendant la guerre de Trente Ans, les gens ont déserté leurs foyers. Quand ils reviennent dans le village ravagé, le toit de l'église est crevé et s'effondre, une herbe drue a crû sur le clocher, une herbe savoureuse qu'il ne faut pas laisser perdre. On convient d'y hisser le taureau communal. Une longue corde est passée par le faite du clocher. À un bout, le taureau, la tête dans un nœud coulant. À l'autre, tous les hommes valides qui tirent avec conviction. La bête, étranglée par le nœud coulant, sort une langue d'un pied de long, ce qui est interprété comme un signe d'impatience et de gourmandise.

ENFIN, lo môtie èt lai tot étînt conbetrus tiaînd les Allemands, les Français, les Chuêdes èt les Vâubrons vegneinment trêtus à se tappaî les uns les âtres dains nôs environs, fesaint taint de ravaîðge, ai Bonfô chutot, mâgrê saint Fromont èt le môtie, que les poueres dgens feunent ôbliðgies de se sâvai dains les bôs, voû eis demorennent bîn des années ðjainque totes ces mafétouws de dgeurnâtions s'en feunent allées à diaile dains yos paivyis.

Tiaînd les dgens de Bonfô rentreinment dains yote velaiðge tot délabré, lo toit di môtie était effondré, dérotchi en paitchie, che bîn que lo hât di sieutchie se trovêt tyevie d'èinne belle voedge hierbe. Come eis yôs fayais raivyue ci môtie, eis ne saivînt que faire de ç'te belle hierbe; dannaiðge tot de meinme de lai mâviaî. Lo pu aïdroit diêt que come lo sieutchie était di tyeumenâ, l'herbe aïppaitchegnait de meinme ai tot lo monde; que po que tot lo monde en prôfîtêche, ei fayaît mannaî lo torrê qu'était aigebîn lai bête di tyeumenâ. Tos les âtres d'aïpiaïðgê. Voili que feut bon.

Main coment yi faire ai montaî lai bête? Lo pu sciengou les tirêt de tyeusaint : ei vait pôvaî ün tot enson lo sieutchie, en fait déchendre einne londge couedge, lai pése âto di cô di torrê, èt pe «Yue! Haye aimont! Tiries, vôs âtres!» crie-t-ei. Eis tirainnent che bîn que lo pouere torrê n'était pie pe enco ai chés pies de tiere que lai langue yi paitchât dge feu de lai gueule de pu d'ün bon pie. «Crédi! Corraïðgies! crie l'un; ravoéties voue come ei-l-en èt envie: ei tire dge lai langue d'aivaince!»

Y pense bîn, èt pe aivô moi y'en seus chure, que ce feut li lai driere envietaince de ci pouere torrê.

ENFIN, l'église et la tour étaient construites quand les Allemands, les Français, les Suédois et les Vaubrons¹ vinrent tous se taper les uns sur les autres dans nos environs faisant tant de ravages, à Bonfol surtout, malgré saint Fromont et l'église, que les pauvres gens furent obligés de se sauver dans les bois où ils demeurèrent bien des années, jusqu'à ce que ces malfaiteurs, ces vauriens s'en fussent allés au diable dans leurs pays.

Quand les gens de Bonfol rentrèrent dans leur village tout ravagé, le toit de l'église était effondré, démoli en partie, si bien que le haut du clocher se trouvait

1. Les Vaubrons: régiment ainsi appelé du nom de son colonel qui exerça les plus cruelles exactions dans le pays.

couvert d'une belle herbe verte. Comme il fallait réparer cette église, ils ne savaient que faire de cette belle herbe: dommage tout de même de la laisser perdre! Le plus adroit dit que, comme le clocher était un bien communal, l'herbe appartenait à tout le monde; que, pour que tout le monde en profitât, il fallait y conduire le taureau qui était également la bête de la commune. Tous les autres d'applaudir. Voilà qui fut bon.

Mais comment y faire monter la bête? Le plus malin les tira d'embarras: il va poser un tour¹ au haut du clocher, en fait descendre une longue corde, la passe autour du cou du taureau, et puis: «Hue! Allons, en haut! Tirez, vous autres!» crie-t-il. Ils tirèrent si bien que le pauvre taureau n'était pas encore à six pieds de terre que la langue lui sortait de la gueule de plus d'un bon pied. «Crédié! Courage! crie l'un; regardez comme il en a envie; il tire déjà la langue d'avance!»

Je pense bien, et vous avec moi, j'en suis sûr, que ce fut la dernière envie de ce pauvre taureau.

L'éconnatte Saint-Bernard - L'arc-en-ciel

Éclate la guerre du Sonderbund². «Comment faire, se demandent les braves bourgeois de Bonfol, pour éviter à nos garçons d'être enrôlés?» Un arc-en-ciel survient à point pour résoudre le problème. L'arc-en-ciel, dit aussi cornette de saint Bernard – l'homme de Dieu serait apparu à Lucelle auréolé d'un arc-en-ciel –, possède la vertu singulière de changer les filles en garçons et les garçons en filles. Il suffit, à qui veut changer de sexe, de lancer son bonnet ou sa casquette par-dessus l'arc-en-ciel. Changés provisoirement en filles, les jeunes gens seront ainsi soustraits à la conscription. Mais l'arc-en-ciel est si haut qu'il faut entasser fûts sur tonneaux pour faciliter l'opération laquelle se termine par une lamentable dégringolade.

LES DGENS DE BONFÔ dont, que saivint lai vertu de l'éconnatte èt que ne sont de ran pu bêtes que d'âtres, quoi qu'en en diège, se trovint dains lo cas de voue paitchy yôs bouebes po l'airmê, ai l'époque de ç'te fameuse dyiere di Soundrebund. Eis-l-étint trétus bin désôlés: les péres, les méres, fraires èt sœurs, les belles bâchattes, chutot, tot puerât, boélat, se lamentât dains ce pouere velaidge.

Main voici que, lai voïye qu'eis daivint paitchy, lo temps s'aivisét aigebün de vôs puerât einne boenne pieudjatte di bon temps. Tot d'in cot, voici que se môtre enné lo velaidge lai pu belle éconnatte Saint-Bernard, que baiyât d'in bout dains lai reviere èt de l'âtre dains in beuné.

1. Un tour: une poulie.

2. La guerre du Sonderbund, guerre civile qui éclata en Suisse au milieu du 19^{ème} siècle.

«Bon! crie vite lo shiaivie; lo Bon Due nôs vint en éde: tchâindgeans tos nos bouebes en bâchattes. Demain, yôte coranel èt yôs serdgeints velant être bin raittraipês, aigebün que cés peuts yuguenats de Bierne que vorint faire lai dyiere a Bon Due. Rittaiz vite tyeuri tos tyuvés, sayattes, véchelats èt barayes: nos en velans faire in grâ de faïçon que nos bouebes poÿint montât prou bât po tchâimpê yos tchâipês outre l'éconnatte.»

Dünche feut faît: tot airrive en fait de tyuefferie, tot s'entéche ai lai tyutte; main ai foueche de bottât èt de rebottât l'un pai chu l'âtre sayattes et véchéés, cés qu'étint dedô èt que les montint, que comencint de se sôlât, crieinnent en ç'tu qu'était tot enson, dje bin bât, ma foi, s'ei ne y'en aivât pe bintot prou.

«Aye, yôs répondit-ei; ei ne fârait pu ran qu'in grôs tyuvé po bin aissadgê èt reteny les âtres.»

Ce feut bon; mes dgens que n'aivint que des sayetats, des barayes, ne se creuyeinnent pe longtemps lai tête, en dgens hábiles qu'eis-l-étint. Eis se botant di côôt trétus à tirê lo pu grôs tyuvé qu'était tot dedô les âtres.

Vôs se peutes imâdginât come és diaîle tos les âtres déguéyeinnent en in madget. Heureusement que ci pouere bouebe qu'était enson se tegniét chi bin à sün qu'ei n'eut qu'in pô lo meuté aipiaiti. Main ç'ât les bâchattes di velaidge que feunnt contentes, pensâtes voue in pô!

LES GENS DE BONFOL donc, qui savaient la vertu de l'arc-en-ciel et qui ne sont pas plus bêtes que d'autres, quoi qu'on en dise, se trouvaient dans le cas de voir partir leurs garçons pour l'armée, à l'époque de cette fameuse guerre du *Sonderbund*. Ils étaient tous bien désolés: les pères, les mères, frères et sœurs, les belles filles surtout, tout pleurait, bêlait, se lamentait dans ce pauvre village.

Mais voici que, la veille qu'ils devaient partir, le temps s'avisa également de vous pleurer une bonne petite pluie du printemps. Tout à coup, voilà que se montre, droit au milieu du village, le plus bel arc-en-ciel qui buvait d'un bout dans la rivière et de l'autre dans une fontaine. «Bon, crie le sacristain, le Bon Dieu nous vient en aide: changeons tous nos garçons en filles. Demain, leur colonel et leurs sergents veulent être bien attrapés, aussi bien que ces vilains huguenots de Berne qui voudraient faire la guerre au Bon Dieu. Courez chercher tous les cuveaux, tonneaux, tonnelets et barils: nous en voulons faire un escalier assez haut pour jeter leurs chapeaux outre l'arc-en-ciel.»

Ainsi fut fait: tout arrive en fait de futaille, tout s'entasse à la hâte; mais, à force de mettre et de remettre l'un par-dessus l'autre tonneaux et tonnelets, ceux qui étaient dessous crièrent à celui qui était tout en haut, déjà bien haut, ma foi, s'il n'y en avait pas déjà bientôt assez.

«Oui, leur répond-il; il ne faudrait plus rien qu'un gros cuveau pour bien pouvoir affermir et retenir les autres.»

Ce fut bon; mes gens qui n'avaient plus que des baquets, des barils, ne se creusèrent pas longtemps la tête, en gens habiles qu'ils étaient. Ils se mettent tous,

du coup, à tirer le plus gros cuveau qui était en dessous des autres.

Vous pouvez vous imaginer comment diable tous les autres dégringolèrent en un tas. Heureusement que ce pauvre garçon qui était au haut se tint si bien au sien qu'il n'eut qu'un peu le museau aplati. Mais ce sont les filles du village qui furent contentes, pensez donc.

Conclusion

Rendons, pour conclure, la parole à Antoine BIÉTRIX:

«Nous voilà arrivés à la fin de notre *Lettre de Bonfol*. Si, parmi ceux qui la liront, il y en a qui trouvent qu'elle est trop courte, et qu'ils en sachent encore quelques bonnes, ils n'ont qu'à nous les envoyer, n'importe en quelle langue, pour en faire une troisième partie. Quant à ceux qui douteraient de la véracité de nos récits, ils n'ont qu'à nous envoyer leurs noms; nous voulons nous empresser de les inscrire sur *La Lettre de Bonfol*.»

Bernard CHAPUIS

L'auteur tient à remercier Denis FRUND et Jean-Denis HENZELIN pour leur précieuse collaboration.

